

« Les *recentiores* et les éditions anciennes d'Arator, témoins d'une vulgate ancienne : réflexions sur l'édition d'un poète chrétien devenu classique 'scolaire' »

Among the 102 extant manuscripts of the *Historia Apostolica*, most of editors have regarded the *recentiores* (14-15th centuries) as of little value for a critical edition. Nevertheless, most of modern editions reproduce a text which is very close to the text provided by those late witnesses. This paradox can be explained by the emergence during the 9th century of a vulgate text provided by the successive revisions made by carolingian scholars. This text has been widely diffused and used as a support for scholastic uses of the poem, but recent studies have demonstrated that this version could not be the original version of the text and partly denatures its nature and function. This paper will give a reexamination of this question by examining the traces of pre-vulgate variants in a selection of *recentiores* and Renaissance editions. By focusing first on the text itself, then on the paratextual material, it will try to give a brief survey of the evolution of the reception of the *Historia Apostolica* from the constitution of the vulgate to the humanistic editions and compare it to the original purpose of the text. The 16th century editions that seem to be closer to the original version are in fact a scholar reconstruction of the text according to new ecdotic rules. But those rules question the purpose of critical edition itself. What is the « right » text ? Is it the original but fast totally forgotten form, or the « canonical » form which has circulated from the Carolingian period to the 16th century ?

Après avoir inventorié et décrit cent deux manuscrits d'Arator, entre le VII^e et le XIII^e siècle, A.P. McKinlay, l'éditeur du poète au CSEL en 1951, conclut sa présentation par ces mots :

« besides there are a good many other MSS. of Arator that owing to their late provenance seemed likely to be of little use in preparing a critical edition. Hence, I do not include a careful description of them »¹.

Le caractère tardif de la copie, face à des témoins plus anciens, paraît donc aller, comme souvent dans les éditions critiques, dans le sens d'une détérioration du texte transmis, détérioration qui semble particulièrement marquée dans le cas d'Arator par les très nombreuses traces de contamination dans la tradition textuelle visibles dès les manuscrits de la fin du 9^e siècle. Cela conduit d'ailleurs T. Licht à conclure plus de cinquante ans plus tard :

« Was also nach zwei jüngeren Editionen vorliegt, ist eine verglichene Schulausgabe, wie sie in der Karolingerzeit üblich gewesen wäre. Die Überlieferung des IX. Jahrhunderts hat fast alles überdeckt, sodaß der Beitrag der Schule (Glossierung, Kommentierung, Prosavorspann, Vereinheitlichung von Orthographie und Lesarten) ganz in Text und Dokumentation der Ausgaben eingegangen ist² ».

Si cette vision de la tradition textuelle est exacte, la question de la définition même des *recentiores* se pose de manière toute relative. Si l'on admet en effet que le texte, tel qu'il est « figé » par la science carolingienne, sert ensuite de matrice à toutes les copies ultérieures, sans recours possible ou visible à des témoins antérieurs à cette fixation, tous les manuscrits postérieurs au milieu du 9^e siècle sont en un sens des *recentiores* dans la mesure où ils reproduisent un état du texte qui n'est certainement plus l'état originel.

De ce fait, la tentation de l'éditeur est grande de considérer que, pour la reconstitution de l'état primitif du texte, tous ces témoins s'apparentent à des *deteriores*, puisqu'ils témoignent certes parfois d'entreprises louables de restauration de *loci desperati*, mais surtout d'un travail d'explication et parfois de correction lié non à des considérations strictement ecdotiques, mais à l'usage qui sera fait du texte dans le milieu scolaire³. L'éditeur d'Arator semble donc se trouver en

1 A. P. MCKINLAY, *Arator, the codices*, Cambridge, Mass., 1942, p. 63.

2 T. LICHT, *Aratoris fortuna. Aufgang und Überlieferung der Historia apostolica*, in A. JÖRDENS, H. A. GÄRTNER, H. GÖRGEMANNS, A. M. RITTER (éd.), *Quaerite faciem eius semper. Studien zu den geistesgeschichtlichen Beziehungen zwischen Antike und Christentum als Dankesgabe für Albrecht Dihle aus dem Heidelberger «Kirchenväterkolloquium»*, Hambourg, 2008, p. 178.

3 L'édition A. P. MCKINLAY, *Aratoris subdiaconi De Actibus Apostolorum*, Vienne, 1951 donne, avec la connaissance admirable que l'éditeur américain avait de la tradition manuscrite, une vision particulièrement fiable de cette vulgate textuelle et demeure à ce titre irremplaçable pour aborder la réception du poète à partir du 10^e siècle. L'édition des gloses par A. Orbán (*ARATOR, Aratoris Subdiaconi Historia apostolica*, A. P. ORBÁN (éd.), Turnhout,

face d'un double paradoxe qui est celui de *codices uetustiores*, qui apparaissent en fait comme les témoins d'une recension relativement récente, et de *codices recentiores* qui en réalité ne diffèrent que très peu de cette recension scolaire devenue pratiquement la norme éditoriale, et qui donc ne mériteraient nullement d'être exclus de l'édition critique pour cette raison, à moins d'exclure également, comme nous l'avons fait⁴, tous les témoins postérieurs disons au milieu du 10^e siècle ou au début du 11^e, date à laquelle il nous semble que ce processus de fixation du texte d'une Vulgate est pratiquement achevé.

On voit donc comment se pose, dans le cas d'Arator, le problème du lien entre la qualité du texte transmis et la date du témoin : faut-il considérer le texte tel qu'il se présente dans sa forme originale, mais qui ne perdure guère au-delà du 9^e siècle ou au contraire s'attacher à la forme sous laquelle il a circulé durant tout le Moyen-Age et a finalement été le plus lu ?

La question n'est pas que de pure forme, car Arator est un auteur qui est devenu un classique de l'école médiévale, un auteur constamment lu et commenté et ce, au moins jusqu'au début du 16^e siècle. Il est donc essentiel à la compréhension de la transmission de ce texte de comprendre comment il a circulé et sous quelle forme, entre sa publication au printemps 544⁵ et la Renaissance. L'usage constant du texte comme référence poétique et théologique⁶ est en effet dépendant de la manière dont le texte est recopié, annoté, transformé, autrement dit de la manière dont il est lu et qui n'est certainement plus la manière dont il a été conçu.

Ainsi, de manière plus générale, l'étude d'une tradition manuscrite comme celle d'Arator interroge la pratique de l'édition critique comme reconstruction du texte "original", en tant que ce texte est évidemment l'objet même de l'entreprise ecdotique, mais qu'il n'est pas la forme sous laquelle le texte a le plus largement circulé et celle qui s'est imposée finalement. Mais elle interroge aussi l'utilisation même des témoins *recentiores* dans la mesure où, si l'on se place dans une logique d'étude de la tradition de la vulgate aratorienne, il n'y a alors plus aucune raison de ne pas prendre en compte ni les manuscrits les plus récents, ni les éditions imprimées anciennes.

Nous nous proposons ici d'interroger cette notion de vulgate à travers les *recentiores* et les éditions anciennes et leurs liens avec les copies les plus anciennes. Il s'agira pour nous d'en mesurer la pertinence et les limites, d'abord en essayant de mettre en évidence les mécanismes de sa constitution, puis en observant les traces dans un sondage de *recentiores* et dans les éditions du 16^e siècle. Pour cela, nous distinguerons le texte proprement dit de son paratexte, fort développé dans le cas de notre auteur et qui permet de suivre l'évolution de la réception du texte au fil des siècles. Nous viserons ainsi à reconstituer une partie de l'histoire de la réception du texte, celle qui passe par sa transmission et de montrer comment l'évolution même de cette transmission a pu conditionner à son tour la réception.

1-*Recentiores* et vulgate : une transmission du texte en partie figée dès le 9^e siècle ?

La question fondamentale que posent à la fois McKinlay et Licht est celle d'une uniformisation rapide du texte qui entraînerait la création de cette vulgate que les manuscrits plus tardifs se

2006) qui vient en contrepoint d'un texte substantiellement identique à celui de l'édition Mc Kinlay (voir ARATOR, *Histoire apostolique*, B. BUREAU et P.-A. DEPROOST (éd.), Paris, 2017, p. CLXXIII-CLXXVII) permet, nous y reviendrons, de comprendre l'importance de cette vulgate.

4 ARATOR, éd. BUREAU-DEPROOST, cit. n. 3 p. CXII-CXIII.

5 Sur les circonstances de la création du poème voir ARATOR, éd. BUREAU-DEPROOST cit. n. 3, p. XX-XXII, qui reprend P.-A. DEPROOST, *L'apôtre Pierre dans une épopée du VI^e siècle: l'"Historia apostolica" d'Arator*, Paris, 1990, C. SOTINEL, *Arator, un poète au service de la politique du pape Vigile ?*, « Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité », CI, 1989, p. 805-820.

6 Sur la réception du poète au Moyen-Age voir les *testimonia* présentés dans ARATOR, éd. McKinlay cit. n. 3. Sur la place d'Arator dans la tradition culturelle occidentale, voir par exemple A. P. MCKINLAY, *Arator, the Codices*, cit. n. 1 p. 104 et suiv., T. LICHT, « Aratoris fortuna » cit. n. 3 et ARATOR, éd. BUREAU-DEPROOST cit. n. 3. Sur l'importance du poète dans la culture religieuse de la fin du Moyen-Age, voir l'introduction du commentaire d'Ayres Barbosa, paru à Salamanque en 1516, sur laquelle nous reviendrons dans la troisième partie de ce travail. Sur ce commentaire important, voir J. H. R. MANSO, *A edição quinhentista do comentário barbosiano à História Apostólica de Arator*, Coimbra, 2014; sur l'auteur en général voir I. PANTANI, M. MIRANDA et H. MANSO, *Aires Barbosa na cosmópolis renascentista*, Coimbra, 2014.

contenteraient plus ou moins de reproduire, contribuant ainsi à figer le texte d'Arator dans une version qui peu ou prou se retrouve ensuite dans les éditions humanistiques et modernes. S'il ne fait aucun doute que la transmission du texte aboutit à une forme de normalisation de celui-ci qui irait dans le sens de la constitution d'une vulgate, il n'en demeure pas moins que, pour comprendre exactement la place des *recentiores* dans la tradition textuelle, il faut sans doute interroger d'abord cette "vulgate" et voir comment elle se met en place et selon quelles modalités.

1.1-une vulgate aratorienne à la fin du 9^e siècle.

Pour mener cette réflexion, nous pouvons partir de lieux où nous opérons un choix éditorial différent de celui de tous les éditeurs modernes précédents, précisément parce que nous considérons qu'à cet endroit a pu jouer un phénomène de correction/uniformisation du texte. Nous proposons de concentrer notre examen sur les lieux suivants, pour lesquels notre édition diffère généralement de celle de Mc Kinlay (abrégé dans ce qui suit McK) :

- Arat. *ad Vig.* 4 : *aduenis incluso* McK / *incluso aduenis* CUF
 1, 50 : *progressa* / *praegressa* McK CUF
 1, 83 : *quia proditor* McK / *qua proditor* CUF
 1, 93 *orbe* McK / *ore* CUF
 1, 340 : *creas* McK / *creans* CUF
 1, 366: *signisque* McK / *segnisque* CUF
 1, 436 : *mentite* McK / *mentire* CUF
 1, 520 : *antra* McK / *atra* CUF
 2, 41 : *et extemplo* McK / *et exemplo* CUF
 2, 74 : *tegunt* McK / *legunt* CUF
 2, 87 : *dura* McK / *surda* CUF
 2, 362 : *subsistit* McK / *subsistet* CUF
 2, 514 : *scenifactor* McK / *scenis factor* CUF
 2, 545 : *geminoque manentibus* McK / *gemino uergentibus* CUF
 2, 683 : *depressa* McK / *depressa* CUF
 2, 916 : *conclamant* McK / *conclamat* CUF
 2, 1148 : *salsae* McK / *salsi* CUF
 2, 1227 : *speculentur* McK / *speculetur* CUF

Pour ces lieux voici la répartition des leçons telles qu'elle résulte de l'observation des manuscrits utilisés dans notre édition⁷ :

Lieu	Texte McK	Texte CUF	autre
<i>ad Vig.</i> 4	19	1	4
1,50	21	(21 ⁸)	1
1, 83	20	2	2
1, 93	13	15	1
1, 340	20	10	0
1, 366	12	13	3
1, 436	<i>cett.</i>	2	1
1, 520	7	13	8
2, 41	19	5	3
2, 74	15	7	1
2, 87	10	13	0
2, 362	12	10	2
2, 514	19	6	4

⁷ Dans ce tableau, le nombre total de leçons prises en compte varie en fonction de deux facteurs : 1-certains manuscrits sont lacunaires et ne présentent pas les leçons étudiées ici, 2-lorsqu'une correction a été opérée (et quel que soit son sens), nous la considérons comme une leçon et l'intégrons donc à notre calcul.

⁸ Rappelons qu'ici nous lisons comme McK.

2, 545	6	1	17
2, 683	10	9	5
2, 916	12	12	0
2, 1148	9	9	3
2, 1227	15	5	2

Ce premier tableau livre quelques enseignements importants qui reviennent à identifier trois types de lieux.

Tout d'abord, les lieux où semble jouer totalement l'effet d'unification (4 lieux : *Ad Vig.4* ; 1, 50 ; 1, 83 ; 1, 436). On remarquera que ces lieux se trouvent tous dans le début du texte, ce qui n'est pas sans importance, comme on le verra.

Une deuxième série de lieux au contraire montre un éparpillement des leçons, avec cependant le plus souvent une tendance à concentrer les lectures sur deux leçons concurrentes, ce que nous observons sur 7 lieux : 1, 93 ; 1, 340 ; 1, 366 ; 2, 87 ; 2, 362 ; 2, 916 ; 2, 1148. Ces lieux se trouvent plutôt majoritairement dans le livre 2, ce qui est à mettre en lien, comme nous le verrons, avec la remarque précédente.

Une dernière série présente aussi un éparpillement mais sans tendance très nette à une opposition binaire, soit parce qu'une leçon est nettement majoritaire (5 lieux : 2, 41 ; 2, 74 ; 2, 514 ; 2, 545 ; 2, 1227), soit parce qu'on peine à dégager une leçon vraiment dominante (2 lieux : 1, 520 ; 2, 683).

Si nous restreignons maintenant l'observation de ces lieux aux plus récents de nos témoins, nous obtenons le tableau suivant⁹ :

Lieu	Texte McK	Texte CUF	autre
<i>ad Vig. 4</i>	9	1	2
1, 50	9	(9)	3
1, 83	12	0	0
1, 93	9	3	0
1, 340	8	4	0
1, 366	6	6	0
1, 436	12	0	0
1, 520	2	6	4
2, 41	10	1	1
2, 74	9	2	1
2, 87	5	7	0
2, 362	8	3	1
2, 514	11	0	1
2, 545	2	0	10
2, 683	8	4	0
2, 916	5	7	0
2, 1148	7	2	3
2, 1227	10	0	2

9 Ici nous ne considérons que la date de copie du texte principal, sans prendre partie sur la possible datation des corrections opérées sur des manuscrits plus anciens. Les manuscrits pris en compte ici sont **I** (Orléans, Bibliothèque municipale 295 (248 bis) et Leiden, Bibliothek der Rijksuniversiteit, Voss. lat. F 12 C) **E** (Einsiedeln, Stiftbibliothek 302 (450)) **M** (Einsiedeln, Stiftbibliothek 302 (450)) **O** (Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Pal. Lat. 1716) **J** (Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 8318) **II** (Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 17905) **W** (Orléans, Médiathèque, ms. 80) **Φ** (Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 8096) **Δ** (London, British Library, Harley 3093) **V** (London, British Library, Add. 11034) **C** (Cambridge, University Library, Trinity College, B 14.3) **Γ** (Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 8092). **I** est de fait un peu plus ancien que les autres, mais le texte qu'il transmet s'apparente de très près aux manuscrits plus récents avec lequel nous pouvons donc le comparer. Pour **V** il est difficile à dater mais semble appartenir aux ms. tardifs.

Le premier élément caractéristique de ce tableau est la concentration des leçons : dans six lieux, en gras, la concentration est pratiquement totale, et elle est très avancée dans neuf autres. Cette tendance s'accompagne évidemment d'une très forte réduction des cas de dispersion qui se réduisent le plus souvent à des oppositions de deux leçons 1, 366 ; 2, 87 ; 2, 916. Tout se passe comme si, progressivement, se créait un texte d'Arator consensuel, sauf en de rares passages où clairement deux possibilités subsistent.

Ainsi, alors que l'opposition entre deux leçons touchait tout à l'heure sept lieux, quatre semblent avoir été tranchés et ne plus donner lieu à discussion. De même, alors que tout à l'heure seuls quatre voire au mieux cinq lieux donnaient une impression de concentration totale ou très avancée, il y en a désormais quinze. Nous avons donc clairement, si l'on s'en tient au point de vue statistique qui est le nôtre pour le moment, un processus encore inachevé, mais réel, d'uniformisation du texte vers une vulgate.

Si l'on observe les trois lieux où les leçons s'opposent clairement, un nouveau phénomène intéressant apparaît : dans ces trois lieux (1, 366: *signisque / segnisque* ; 2, 87 : *dura / surda* et *conclamant / conclamat*) les deux textes sont absolument recevables métriquement et acceptables pour le sens. Or ce cas est également celui de tous les lieux où le processus a privilégié une seule leçon et donc en soi l'alternative aurait pu être maintenue, mais elle ne l'a pas été. Cela suppose alors un travail éditorial qui a sciemment limité la présence de leçons concurrentes à des endroits où les érudits n'ont pas pu ou voulu trancher. Dans tous les autres cas, la décision prise à un moment s'est imposée et a fait disparaître la leçon concurrente.

Ce phénomène est confirmé par un cas comme 2, 514 : *scenifactor*, où la vulgate impose un mot qui n'existe tout simplement pas ! Le seul mot composé attesté avec ce sens est non pas *scenifactor*, mais *scenōfactor*, que ne donne aucun manuscrit sauf une correction de **T**¹⁰. Dans l'état le plus récent de nos manuscrits *scenifactor* a totalement éliminé la forme concurrente qui était parfaitement bien attestée au début du 9^e siècle *sc(h)enis factor*¹¹.

Cet effet sensible de nivellement semble de fait avoir joué largement, y compris pour maintenir ce qui a tout de fautes issues de l'archétype, comme par exemple en 2, 347 : *obstrictis renibus mysteria castus adire* (vulg.) nous éditons *renibus obstrictis*. L'ordre de la vulgate aboutit à une scansion impossible du segment à l'ablatif *ōbstrictīs rēnībūs* mais seul le copiste de **U**¹² a vu le problème et a corrigé l'ordre comme nous le faisons, la vulgate ayant admis *renibus* avec un *e* initial bref, ce qui ne se rencontre jamais dans la poésie antérieure à Arator. Un autre exemple, moins probant métriquement, mais plus intéressant sur le plan de la constitution de la vulgate se trouve en 1, 681 :

cor oris quod Hebraeus ait, qui mentis honorem (vulg.), nous éditons *oris cor* ;

Pour ce lieu, loin d'être unanimes, les témoins médiévaux utilisés dans notre édition se répartissent en effet comme suit :

oris cor **A** **Θ** **EMOJ** **XWΔΨ** : cor oris **I** **PYHZ** **ΠF** **VCF** cor oris cor **T** cor *l eras*. lampadis os **ΦU**¹³

10 Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 18554, milieu du 9^e siècle. Comme on peut le constater, la correction de **T**, qui montre que le scribe sait que le mot *scenifactor* n'existe pas, est particulièrement peu judicieuse car elle rend le vers amétrique. Or **T** lisait avant correction *schenis factor*, ce qui pouvait imposer non la correction juste grammaticalement mais non métriquement *scenofactor*, mais la forme *scenifactor* de toute la vulgate. Le correcteur de **T** ici semble donc soit ignorer cette leçon, soit la tenir pour barbare.

11 Selon nous cette leçon est très probablement la bonne, Arator utilisant pour le mot grec σκηνή (la tente) son génitif peut-être translittéré (en tout cas dans les manuscrits que nous possédons) *scenis* prononciation normale sans doute de σκηνῆς. Cette incongruité peut s'expliquer par le fait qu'en latin *scaena* ne signifie évidemment pas "la tente". Devant utiliser le mot *scenofactor* amétrique (qu'il lisait dans les *Actes*) le poète a conservé sa formation racine grecque + racine latine et écrit *scenis factor* avec un jeu savant.

12 Valenciennes, Bibliothèque Municipale 412, sans doute fin du 9^e siècle.

13 Outre les manuscrits déjà cités, l'apparat ici présenté utilise **A** (Milano, Biblioteca Ambrosiana, C 74 sup., avant 828) **Θ** (Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 2773, milieu 9^e s.) **P** (Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 12284, premier quart du 9^e s.) **Y** (Chartres, Médiathèque l'Apostrophe, 70 et Leiden, Bibliothek der Rijksuniversiteit, Voss. lat. Q 15, premier tiers du 9^e s.) **H** (Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 16700, milieu 9^e s.) **Z** (Leiden, Bibliothek der Rijksuniversiteit, Voss. lat. Q 86 avant 876) et **F** (Paris, Bibliothèque Nationale de France, lat. 8095). **F** est tardif, mais son texte est très composite, et n'apporte pas grand-chose dans l'examen des variantes réalisé ci-dessus. Nous l'avons donc omis.

La question de l'ordre paraît reposer au départ sur le fait que *cōr* est théoriquement impossible à cette position dans l'hexamètre, mais on sait qu'il est aisément admis¹⁴. L'ordre que nous retenons est très largement représenté, mais le fait que la famille la plus tardive, **VCF**, le rejette unanimement relève clairement d'une normalisation progressive sous cette forme dont témoigne clairement la famille **P**, source de cette vulgate. Jusqu'ici on pourrait aisément admettre que l'enjeu est finalement minime.

Là où les choses deviennent vraiment intéressantes c'est dans l'émergence de la leçon *lampadis os* qui va largement rallier, nous le verrons, les éditeurs humanistes alors qu'elle est à l'origine totalement marginale. Tout porte à croire qu'il s'agit en fait d'une hypercorrection : le nom *Philippus* étant grec, toute tentative pour l'expliquer par l'hébreu est absurde, et donc aucune des hypothèses proposées n'a de sens. Pourtant dans cette confusion généralisée, *lampadis os* a au moins pour lui l'autorité de deux *Patres*, dont un incontestable, Jérôme¹⁵ et Eucher. On peut alors légitimement supposer que, cette étymologie étant reprise par Bède dans son *expositio in actus* (1, 3), les scribes ont "amélioré" le poème en "corrigeant" une étymologie fantaisiste.

Il nous semble donc ici avoir une confirmation que la constitution de cette vulgate n'est pas simplement le fait du hasard de la transmission ou de la circulation des copies, mais le résultat d'une forme de consensus des doctes sur un texte qui était étudié dans les écoles et dont le caractère de modèle et d'exemple parfait est par ailleurs bien attesté par exemple chez Bède. Cet usage scolaire du texte, comme aussi la circulation des maîtres qui accompagne sans doute celle des copies a favorisé l'émergence de cette vulgate autorisée de noms de maîtres prestigieux, voire de Pères, et a considérablement réduit le champ des variantes possibles, faisant disparaître avec des fautes manifestes également quelques leçons originales.

Il devient alors de première importance de voir comment certaines leçons, qui pouvaient sembler manifestement erronées, ont pu néanmoins survivre parce que sans doute, elles correspondaient à l'état originel du texte et bénéficiaient d'une aura d'antiquité qui a pu les conserver malgré tout.

Le cas le plus exemplaire est le lieu d'*Ad Vig.* où le lecteur n'aura pas manqué d'observer que le texte que nous proposons présente une incongruité métrique. En effet si l'ordre *āduēnīs īnclūso* ne suppose aucune difficulté métrique et paraît donc évidemment le bon texte (19 manuscrits le donnent), l'ordre inverse *incluso ad.* est donné par six manuscrits avec évidemment, pour cinq d'entre eux, la perception de l'incongruité métrique :

incluso aduenis **J** : incluso adueniens **A EO U** aduenis incluso **RTΘI PYHZ M XIIWFΦΔΨ VCF**.

La vulgate a donc fait le choix attendu en fonction de la métrique *aduenis incluso*, l'abrévement de la finale *-is* dans les verbes de la quatrième conjugaison étant banale à date tardive. Ce choix a été fait rapidement puisque **R** est un témoin du début du 9^e siècle¹⁶. La raison en est sans doute que la 'faute' métrique sur un verbe aussi courant que *uenire* paraissait condamner l'ordre inverse. En un sens, c'est également ce qui ressort de la leçon *īnclūs(o) āduēnīēns* donné par **A** où la quantité est sauve, mais qui ne se construit pas car le distique n'a alors plus de verbe. Toutefois l'ordre *inc. adu.*, et ce malgré la difficulté métrique indéniable, a bien résisté à la normalisation puisque quatre autres

14 Le mot est souvent allongé dès la poésie classique, en particulier chez Ovide. La justification métrique de l'ordre est donc faible, à cette nuance près que, contrairement à ce que l'on voit chez Ovide où il est clair que le texte ne peut pas avoir été corrompu, ici le segment dans l'ordre *oris cor* donne, avec l'allongement par position de *cor*, un texte parfaitement métrique.

15 Hier. *nom. hebr.* p. 140, 23-24 : *filippus os lampadis uel os manuum*.

16 Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 9347, sur ce manuscrit lui aussi très important même s'il est déparé par la perte de plusieurs feuillets, voir ARATOR, éd. BUREAU-DEPROOST cit. n. 3, p. CXVI-CXVII. Sur ce témoin, la *longa* d'*aduenis* a tout d'un ajout postérieur, ce qui laisserait supposer que le scribe a voulu écrire d'abord *adueni incluso*, ce qui repose la question de la scansion du *e* de *aduenis*. Si la source de **R** lit *adueni incluso*, elle montre la même irrégularité que l'ordre inverse. **A** a fait le choix de garder l'ordre qu'il lisait mais a lu un participe présent *adueniens*, **R** a inversé l'ordre mais imparfaitement puisque demeurait la difficulté métrique. On pourrait penser à la lecture du *recentior* (*aduenens* futur antérieur ou subjonctif parfait) que **A** aurait lu *adueniens* à partir d'un *adueniens* métriquement parfait. Mais le futur ne s'explique pas ici. Si l'on veut trouver une leçon à la source du participe de **A** et non une conjecture de scribe devant un texte qu'il juge fautif, il faut plutôt postuler une graphie *adueneis*, lu *adueniens* par le copiste de **A** qui a bien vu que le futur ne pouvait aller, mais qui repose clairement le problème, car *adueneis* est une graphie "barbare" de *aduenis* et la "faute" métrique subsiste.

manuscrits le donnent, qui appartiennent à deux familles différentes¹⁷. Si l'on y ajoute **A**, nous avons trace de cette leçon dans trois des cinq familles, ce qui explique sans doute sa conservation hors de la vulgate.

Dans un cas comme celui-ci apparaît bien une forme de résistance à la normalisation du texte alors même qu'elle semble s'imposer. Certes le processus est marginal et cet exemple est un cas limite, mais il n'en demeure pas moins qu'il faut demeurer prudent dans la manipulation de la notion de vulgate.

Certes le texte se normalise au cours du 9^e siècle et rend ainsi en partie juste l'observation de McKinlay et Licht, mais cette normalisation est loin d'être achevée et sans doute ne le sera jamais. Les érudits médiévaux, s'ils ont tendance à accepter le texte reçu par les maîtres, Bède, Alcuin ou Hincmar, n'en demeurent pas moins également des éditeurs qui conservent parfois, contre le cours de l'histoire pourrait-on dire, des traces d'un autre texte, sans doute moins correct selon les normes des savants carolingiens, mais plus proche aussi de l'original. Tout l'enjeu de l'étude des *recentiores* qui sont souvent produits dans un contexte pré-humanistique ou humanistique est de voir s'ils ont encore accès à autre chose qu'à la vulgate et, quand ils y ont accès, comment ils se comportent par rapport à elle.

1.2- *Recentiores* et vulgate.

Pour approcher la transmission récente du texte, nous proposons un sondage opéré sur quatre manuscrits du 15^e siècle que nous numérotons de 1 à 4. Il s'agit de :

1-Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 2315

2-Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 8022

3-Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 8321

4-Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Urb. Lat. 352.

Ce choix ne prétend nullement épuiser la variété des leçons possibles, et n'a d'autre but que de présenter une sélection de témoins pour sonder le comportement des *recentiores* sur les lieux qui nous intéressent ici¹⁸.

A partir des observations que nous avons faites jusqu'ici, nous pouvons déterminer, pour les lieux qui nous intéressent, le texte qui relève de la vulgate, en précisant également quand cette vulgate hésite et propose en fait deux leçons concurrentes. Les lieux deviennent ainsi dans la lecture "normalisée" : Arat. *ad Vig.* 4 : *aduenis incluso* ; 1, 50 : *progressa* ; 1, 83 : *quia proditor* ; 1, 93 *orbe* ; 1, 340 : *creas* ; 1, 366 : *signisque / segnisque* ; 1, 436 : *mentite* ; 2, 41 : *et extemplo* ; 2, 74 : *tegunt* ; 2, 87 : *dura / surda* ; 2, 362 : *subsistit* ; 2, 514 : *scenifactor* ; 2, 683 : *depressa* ; 2, 916 : *conclamant / conclamat* ; 2, 1148 : *salsae* ; 2, 1227 : *speculentur*.

Deux lieux demeurent problématiques car les leçons proposées y sont bien plus variées, 1, 520 et 2, 545 que nous laisserons provisoirement de côté.

Si nous comparons la vulgate au texte choisi par les *recentiores*, nous obtenons le tableau suivant:

Lieu	Vulgate	Autre
<i>ad Vig.</i> 4	1-3-4	2
1,50	3-4	1-2
1, 83	1-2-3-4	
1, 93	1-2-3-4	
1, 340	1-3	2-4
1, 366	1-2-4	3
1, 436	1-2-4	3
2, 41	1-2-3-4	

¹⁷ Sur la constitution des familles, voir ARATOR, éd. BUREAU-DEPROOST cit. n. 3 p. CXI-CLXVI.

¹⁸ Nous indiquerons également en note les leçons de deux manuscrits du 13^e siècle sondés également à titre de transition entre l'état à la fin du 11^e et celui observable au 15^e, ce sont : Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 14758 et Firenze ; Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 3318. Nous les nommerons Paris et Florence.

2, 74	1-2-3	4
2, 87		1-2-3-4
2, 362	3	1-2-4
2, 514	1-2-3-4	
2, 683	3	1-2-4
2, 916	4	1-2-3
2, 1148	1-2-3	4
2, 1227	1-2	3 ¹⁹

Bien que réalisé sur un nombre restreint de témoins, et donc pourvu seulement de la valeur d'un sondage, ce tableau n'en présente pas moins des résultats particulièrement intéressants.

Premier constat important, aucun manuscrit récent ne témoigne de la vulgate en tant que telle, en ne retenant que ses leçons²⁰. Il n'y a donc pas eu aplatissage de la tradition textuelle, et la vulgate a certes un poids réel dans la tradition, mais ce poids est loin d'écraser totalement toute leçon divergente.

D'un autre côté, le poids de la vulgate semble être bien plus considérable au livre 1 et au début du livre 2 qu'à la fin de celui-ci. En effet, à partir de 2, 87, la vulgate n'est plus majoritaire à coup sûr que dans deux lieux sur 7 (28,5%), alors qu'elle l'était auparavant dans 7 lieux sur 9 (78%). Cette inversion de proportion confirme ce que nous avons noté déjà dans les tableaux concernant le 9^e siècle, mais en accentuant la portée. La révision et l'uniformisation qui ont abouti à la vulgate ne se sont pas opérées uniformément sur le texte, et la fin (à partir en gros du vers 80 du livre 2) a sans doute été moins soigneusement revue. Cet élément renforce encore l'impression de l'existence d'un processus de création d'une vulgate, mais d'un processus qui en réalité ne s'est jamais achevé.

De fait, dans quatre cas seulement, l'effet vulgate a joué à plein et éliminé toutes les autres leçons à date récente, ce qui demeure finalement assez peu (25%). Dans les cas d'hésitation de la vulgate, on constate une fois une parfaite unanimité : en 2, 87 tous les *recentiores* lisent *gens surda* là où la vulgate hésitait clairement entre *gens dura* et *gens surda* avec une légère tendance à préférer le second²¹. Il est évident dans ce cas que le caractère bien plus intéressant de *surda* par rapport à *dura* a poussé les scribes et érudits du 15^e siècle à éliminer *dura* jugé, sans doute à raison, un affadissement du texte. Ici, il est clair que la création d'un consensus chez les *recentiores* relève non d'un hasard de transmission, mais d'un choix éditorial conscient. En va-t-il de même dans les passages où il n'existe pas vraiment de vulgate, mais une dispersion des leçons : 1, 520 et 2, 545?

Notons tout d'abord que les deux lieux ne relèvent pas exactement de la même analyse. En 1, 520, les manuscrits de la fin du 9^e siècle se répartissent ainsi : 2 lisent *astra*, 6 lisent *atra* et 4 *antra*, signe que la tradition hésite au moins entre deux leçons, mais sans doute les trois, et qu'en tout cas aucune ne l'emporte clairement. Dans les *recentiores*, en revanche tous lisent *antra*, leçon arrivée en seconde position²². L'explication ici est évidente. S'agissant d'une prison, le terme *antra* a été clairement jugé le plus expressif et du coup, par un travail éditorial dont témoignent les *recentiores*, il a progressivement éliminé les autres leçons.

En 2, 545, la situation de départ était nettement plus confuse. Voici l'apparat de ce lieu avec tous les manuscrits utilisés pour notre édition :

gemino uergentibus A : gemino uenientibus RTΘ EMO ΠΨ ex gemino uenientibus orto J geminoque manentibus I^{ac} PH U VC geminoque manantibus I^{pc} YZ J in marg. rect. XWA gemino manentibus F gemino manantibus Φ.

Dans cette confusion de départ sur un passage il est vrai particulièrement difficile, les manuscrits les plus récents de notre sélection opèrent le choix suivant:

¹⁹ Le manuscrit 4 a omis ce vers.

²⁰ Ce qui en revanche est le cas du manuscrit du 13^e de Paris qui suit strictement la vulgate en se contentant de proposer la double leçon *signis/segnis* en 1, 366. Le manuscrit de Florence en revanche adopte un comportement plus proche des *recentiores* en reprenant des leçons hors vulgate comme 1, 50 *praegressa*, 1, 93 *ore*, 2, 74 *legunt* avant correction.

²¹ Les deux manuscrits du 13^e lisent également *surda*, signe que cette leçon a tendu à s'imposer assez tôt.

²² Les manuscrits du 13^e ici lisent également *antra*.

gemino uenientibus **EMO II** ex gemino uenientibus orto **J** geminoque manentibus **I^{ac} VC** geminoque manantibus **I^{pc} J** in marg. rect. **WΔ** gemino manantibus **Φ**.

Comme on le constate, la situation ne se clarifie guère au moment où se constitue la vulgate. Tout au plus peut-on voir se dessiner deux tendances: dans l'une, le participe est celui de *uenire*, dans l'autre, un participe commençant par *man-* avec hésitation sur *manare* et *manere*. Il y a donc certes une tendance à une opposition binaire de leçons, mais la confusion (présence ou absence de *-que* par exemple) demeure assez marquée.

Face à ce fouillis, les *recentiores* se partagent très également entre les deux solutions *gemino uenientibus* et *gemino manantibus* en éliminant toutes les autres possibilités²³. Ce regroupement est extrêmement intéressant pour le choix de la leçon *gemino manantibus* qui élimine *geminoque manantibus* et *geminoque manentibus*. En effet *geminoque mānantibus* suppose une irrégularité métrique (peut-être autorisée par Sédulius²⁴) et les scribes du 15^e siècle ont rejeté cette leçon pour eux sans doute barbare. Mais cette explication ne vaut pas pour *geminoque manentibus* qui est parfaitement métrique. On peut alors trouver deux explications à la disparition de cette leçon: le sens est effectivement moins bon qu'avec *manare*, et surtout *manentibus* a pu être senti comme une correction pour supprimer l'irrégularité métrique de *geminoque manantibus*. Quelle que soit l'explication retenue, on voit bien ici la trace d'un fin travail d'édition opérée sur un passage où une vulgate ne s'est pas imposée tant le texte était difficile.

On peut alors tirer de cet examen quelques conclusions partielles:

1-les *recentiores* témoignent de la constitution d'une vulgate, mais ils en montrent aussi les limites: elle ne touche sans doute pas la totalité du texte, et le processus ne s'est jamais achevé.

2-cette vulgate n'a jamais été sentie comme s'imposant de soi au détriment de toutes les autres leçons et le poème a continué d'être scruté pour opérer les choix textuels jugés les plus pertinents. S'agissant d'un texte extrêmement connu et répandu, il était facile aux érudits médiévaux de comparer plusieurs copies et de se faire leur propre idée.

3-en conséquence, les *recentiores* ne sont sans doute pas aussi inintéressants que le disaient McKinlay et Licht. Certes, ils n'apportent pas de nouvelle leçon, mais ils montrent la persistance, malgré une tendance à l'uniformisation du texte, d'une véritable discussion ecdotique en particulier sur certains passages particulièrement problématiques, et sont donc de précieux indicateurs des lieux, milieux et époques où le texte a pu évoluer dans un sens ou un autre. La tradition pré-humanistique et humanistique visible dans les manuscrits du 15^e siècle semble, d'après nos sondages, attester d'une réelle vitalité de la réflexion philologique autour du texte, qui n'est donc ni figé, ni utilisé simplement pour son contenu doctrinal, mais dont l'établissement et la correction constituent un enjeu en soi, que nous allons retrouver à l'œuvre au moins dans une partie des éditions imprimées.

1.3-les premières éditions imprimées et la vulgate.

Si l'on s'en tient à ce que l'on a observé de nos sondages sur les manuscrits du 15^e siècle, le texte d'Arator s'établirait ainsi pour les lieux suivants, en distinguant par une * les lieux dans lesquels nos sondages donnent un résultat unanime et par un + ceux où ils se partagent à part égale : Arat. *ad Vig.* 4 : *aduenis incluso* ; +1, 50 : *progressa/praegressa* ; *1, 83 : *quia proditor* ; *1, 93 *orbe* ; +1, 340 : *creas/creans* ; 1, 366: *signisque* ; 1, 436 : *mentite* ; *2, 41 : *et extemplo* ; 2, 74 : *tegunt* ; *2, 87 : *surda* ; 2, 362 : *subsistet* ; *2, 514 : *scenifactor* ; 2, 683 : *deprensa* ; 2, 916 : *conclamat* ; 2, 1148 : *salsae* ; +2, 1227 : *speculentur/speculantur*.

Voyons d'abord le comportement des éditions anciennes dans les lieux où nos *recentiores* arrivent à l'unanimité²⁵ :

²³ Les manuscrits du 13^e montrent la même perplexité : Paris lit *gemino uenientibus* et Florence *gemino manantibus*, ce qui montre encore une fois que la sélection des deux variantes plausibles a pu s'opérer assez tôt.

²⁴ Dans SEDUL. carm. Pasch. 1, 156, on lit *Hausit aquas, sterilique latex de rupe mānauit* qui semble la lecture correcte. Sur la quantité de *manare* chez Arator, voir ARATOR, éd. BUREAU-DEPROOST cit. n. 3 p. 454-455.

²⁵ Les éditions utilisées ici sont les suivantes : *Paf.* = *Arator subdiaconus ecclesiae romanae carmine describens Actus Apostolorum*, s.l., s.d. (édition de R. Paffraet, Deventer, 1488) ; *Rug.* = *Aratoris, subdiaconi Romanae Ecclesiae, Historia apostolica*, volume imprimé par Vgo de Rugeriis, Bologne, 1500 ; *Ald.* = *Aratoris Cardinalis*

Lieu	Texte des <i>recentiores</i>	Autre
1, 83	<i>Paf. Ald. Rug. Barb. Bas. Torn.</i>	* <i>Antv. Fabr.</i>
1, 93	<i>Rug. Ald. Barb. Bas. Antv. Fabr.</i>	<i>Paf. Torn.</i>
2, 41	<i>Paf. Rug. Ald. Barb. Bas. Antv. Fabr. Torn.</i>	
2, 87	<i>Paf. Rug. Ald. Barb. Bas. Fabr.</i>	<i>Antv. Torn.</i>
2, 514	<i>Paf. Rug. Ald. Barb. Bas. Torn.</i>	* <i>Antv. Fabr.</i>

Évidemment, le phénomène le plus notable est la rareté des cas d'unanimité. Dans quatre des cinq lieux où il semble que se soit imposée une version consensuelle du texte, au moins deux éditeurs anciens ont fait un choix différent de celle-ci. Toutefois les deux éléments marqués dans notre tableau par l'astérisque nous éclairent sur ce processus. Dans ces deux cas 1, 83 et 2, 514, un groupe identique d'éditeurs (*Antv. Fabr.*) propose un texte qui ne figure dans aucun manuscrit ni ancien ni récent et qui relève donc probablement de la conjecture érudite : en 1, 83 ils éditent *quam* au lieu de *quia*, et en 2, 514, dont nous avons vu le caractère problématique, *scenae factor* qui serait parfait si *scena* pouvait avoir le sens qu'ils lui prêtent ici ("tente").

Paradoxalement ce travail de correction isolée renforce l'idée d'une constitution d'un texte à partir de l'unanimité des *recentiores* (seuls manuscrits auxquels souvent ils avaient accès). Dans ces deux cas, un premier éditeur a jugé que le seul texte qu'il lisait (dans le ou les manuscrits s'il en a consulté ou dans les éditions antérieures) n'était pas recevable et il a corrigé.

Le cas est différent pour 1, 93 et le choix de *ore* contre *orbe* qui donne évidemment un sens meilleur, et pour 2, 87 où de toute évidence *dura* choisi par deux éditeurs est moins bon que *surda*. Ont-ils lu ces leçons dans un manuscrit récent (autre que ceux que nous avons sondés) ou bien s'agit-il d'une conjecture d'éditeur qui, par déduction philologique, retrouverait ce que des manuscrits anciens lisent ? Si 1, 93 peut résulter d'une habile conjecture, 2, 87 est de toute évidence le résultat d'une lecture car le texte n'a aucun intérêt. On ne peut donc rien généraliser mais le cas où l'on peut exclure à coup sûr une résolution par conjecture reste minoritaire et n'annule pas l'impression d'un travail érudite réalisé à partir de la vulgate des *recentiores*.

A l'appui de cette idée, tous premiers éditeurs, jusqu'à Ayres Barbosa inclus, dépendent totalement de la vulgate des *recentiores* et ce n'est qu'avec les éditeurs humanistes du second quart du 16^e siècle que l'on voit s'opérer une réflexion sur le texte transmis par les manuscrits du siècle précédent.

Pour les lieux où la tradition des *recentiores* est divisée, on s'attend évidemment à une pareille division chez les éditeurs, et de fait on obtient pour ces lieux le tableau suivant :

Lieu	Texte des <i>recentiores</i>	Autre
1, 50	<i>Rug. Ald. Antv. Bas. Torn.</i>	<i>Paf. Barb. Fabr.</i>
1, 340	<i>Rug. Ald. Barb. Bas. Torn.</i>	<i>Paf. Antv. Fabr.</i>
2, 1227	<i>Paf. Rug. Ald. Barb. Antv. Bas. Torn. Fabr.</i>	0

Historiae Apostolicae Libri duo, dans *Collectio antiquorum Christianorum poetarum*, éd. A. Manuce, Venise, 1502 ; *Barb.* = *Aratoris Cardinalis Historia Apostolica cum commentariis Arii Barbosa Lusitani*, Salamanque, 1516 ; *Antv.* = *Aratoris Poetae Christianissimi Acta Apostolica, carmine Heroico descripta. An. M.D.XXXIII.* (Anvers, 1534) ; *Bas.* = *Iuenci praesbyteri Hispani poetae Christiani Lib. iiii. de historia Euangelica, emendati & multis erroribus purgati. Aratoris subdiaconi Libri ii. Acta apostolica complectentes, antea in Germania non excussi. Aurelii Prudentii Clementis consularis uiri Encheridion ueteris et noui Instrumenti. Scholae Christianae necessarii libelli. Basileae apud Bartholomaeum, Westhermerum, et Nicolaum Brylingerum. Anno, M.D.XXXVII* (Bâle, 1537) ; *Torn.* = *Coelii Sedulii, Aratoris sacra Poësis. Summa cura et diligentia recognita et collata. Lugduni apud Ioan. Tornaes. et Guil. Gazeiu. M.D.LIII* (Lyon, 1553) ; *Fabr.* = *Poetarum veterum Ecclesiasticorū Opera Christiana, & operum reliquiae atq; fragmenta : Thesaurus Catholicae et orthodoxae Ecclesiae, & Antiquitatis religiosae, ad utilitatem iuuentutis Scholasticae : Collectus, emendatus, digestus, & Commentario quoq; expositus, diligentia & studio Georgii Fabricii Chemnicensis. Cum priuilegio Caesareo ad sexennium. Basileae, per Ioannem Oporinum, s.d.* (Bâle, 1562).

La répartition visible pour 1, 50 et 1, 340 est parfaitement attendue et n'appelle donc aucun commentaire. En revanche 2, 1227 interroge, tous les éditeurs ayant choisi *speculentur* face à *speculantur* qui semblait représenté dans les *recentiores*. En réalité, la solution est de simple bon sens, puisque l'indicatif *speculantur* n'a ici aucune justification grammaticale possible. Devant un texte manifestement erroné, en ne connaissant plus la leçon alternative *speculetur ut omnis* donnée par ARTO et qui est une *lectio difficilior* sans doute préférable, les éditeurs humanistes ont fait un choix purement raisonnable et indépendant de ce qu'ils pouvaient lire dans leurs manuscrits.

Il ressort alors de cette étude rapide que les *recentiores* comme les éditeurs anciens témoignent d'un réel travail philologique mené en continu sur le texte dont on a bien conscience qu'il n'en existe pas une version définitive ou consensuelle. La difficulté du latin d'Arator est évidemment pour beaucoup dans cela, mais ne suffit pas à tout expliquer. Si le texte tel qu'il a été lu dans les écoles carolingiennes a tendu à s'imposer et à éliminer dès le 9^e siècle, avec des leçons aberrantes, quelques leçons sans doute justes, les problèmes ne semblaient pas tous résolus. La très large diffusion du texte, dont la plupart des bibliothèques possédaient une copie et dont il était sans doute facile de se procurer un ou plusieurs autres exemplaires, a permis que continue un travail d'élucidation philologique qui se voit encore dans les *recentiores* et chez les éditeurs anciens. Même s'il est fort probable que jusqu'à l'édition de J. Arntzen en 1769²⁶, les éditeurs (et encore pas tous) ne disposaient au mieux que d'un manuscrit ancien, la qualité de ce travail est manifeste et témoigne de l'intérêt porté à ce poème devenu un classique scolaire.

Toutefois, la situation se complique dans le cas d'Arator d'un problème qui a pu passer pour secondaire, mais qui en réalité ne l'est pas. A quoi ressemblait le ou les exemplaires qui ont servi de modèles à toute la tradition et plus largement dans quel but le poème avait-il été écrit ?

On constate aisément que les deux principales éditions modernes reproduisent la structure des *codices* issus de la vulgate en incluant une part importante du paratexte que l'on y rencontre. Cette pratique qui donne au poème une allure unique dans le genre du *Biblepik* mérite cependant d'être interrogée à la lumière de notre réflexion sur l'apport éventuel des *recentiores* et des éditeurs anciens à une meilleure compréhension du poème.

2-le paratexte du poème d'Arator : la vulgate comme témoin d'un détournement de la fonction du texte.

Tel qu'il nous a été transmis par la très grande majorité des manuscrits, le texte d'Arator est accompagné d'un singulier paratexte, dont déjà A.P. McKinlay avait noté tout l'intérêt. Outre deux ou trois lettres dédicatoires (la troisième n'étant donnée que par une partie marginale de la tradition²⁷), le poème est généralement accompagné d'une *capitulatio* en prose qui le divise en quarante-trois chapitres et de *tituli* également en prose et qui résument en tête de chaque chapitre le segment des *Actes des apôtres* qui va être commenté par le poète. Nous avons, à la suite de McKinlay, établi qu'il existe deux recensions de ces *tituli*, mais dans le cadre de la présente contribution nous n'en tiendrons pas compte sauf sur un point sur lequel nous reviendrons en conclusion. Enfin la plupart des manuscrits présentent à la suite du texte généralement une *relatio*, un rapport officiel faisant état des circonstances de la création du poème et de son dépôt dans les archives de l'évêque de Rome.

2.1-authenticité et origine du paratexte

26 *Aratoris subdiaconi de Actibus Apostolorum libri duo et epistolae tres ad Florianum, Vigilium et Parthenium ex codicibus mss. recensuit, suasque et aliorum observationes adiecit Henr. Ioannes Arntzenius. Zutphaniae, apud A.I. van Hoorn, bibliopolam, MDCCLXIX.* Cette édition, très remarquable, utilise au moins quatre manuscrits anciens, soit vus directement par Arntzen soit à partir de collations qui lui ont été fournies.

27 La lettre à Parthénien n'est transmise que par deux manuscrits tout deux d'origine rémoise, en raison comme nous le verrons de sa nature très particulière. Les autres éléments sont quant à eux à peu-près universellement présents dans la vulgate et leur absence peut résulter de causes accidentelles.

La question de l'authenticité des pièces autres que les lettres a été évidemment un sujet de débats importants. Aujourd'hui plus personne ne considère que les *tituli* puissent être de la main du poète lui-même, et tout le monde s'accorde à y voir un élément ajouté. Tout le problème est de savoir quand et pourquoi ?

Avant d'aborder le comportement des *recentiores* et des éditeurs anciens par rapport à ce paratexte, il est nécessaire de reconstituer ce que nous considérons comme la version la plus plausible de leur origine. Pour cela, il importe de partir de la *relatio*, que présentent seize des vingt-trois manuscrits complets que nous avons utilisés pour notre édition. Celle-ci nous est parvenue sous deux formes, l'une longue et l'autre courte. La forme courte est de très loin la plus fréquente, puisque quatorze des seize manuscrits la donnent contre deux seulement (**R** et **Θ** copié sur lui) qui donnent la forme longue. Or tout porte à croire que la version originale est la forme longue. En effet Arator y est pourvu de la totalité de sa titulature officielle, selon les codes du style de chancellerie en vigueur au 6^e siècle, alors que la version brève a éliminé ces éléments sans doute peu ou plus du tout compris et jugés sans intérêt²⁸. On doit donc considérer que **R** et **Θ** représentent ce texte avant normalisation. Comme nous l'avons démontré, ces deux manuscrits forment une famille avec un troisième **A**²⁹. On pourrait donc s'attendre à ce que le contenu du paratexte soit à peu près identique entre ces trois témoins. Or il n'en est rien. En effet, **A** ne présente pas la *relatio* alors que les deux autres la lisent, ni les *tituli* alors que les deux autres les insèrent avant chaque chapitre. Si la disparition de la *relatio* s'explique aisément³⁰, la différence concernant les *tituli* demande explication.

Nous pensons avoir démontré que **A** représente l'état originel du texte, car seul il présente le texte de sa famille **ARTΘ** sans la moindre correction³¹. Tous les autres manuscrits de cette famille ont été corrigés et on y a inséré des leçons provenant très clairement de la tradition représentée par **P**. Or **P** présente, lui, les *tituli*. Il est donc aisé de reconstruire ainsi l'origine de ces pièces. A un moment donné, sans doute durant le 7^e ou 8^e siècle, ces éléments sont apparus pour faciliter la lecture du poème, alors qu'ils ne figuraient pas dans les éditions originales qui ne comprenaient que la *capitulatio*³². Il est probable compte-tenu de ce que nous savons de l'origine de **P** et de sa famille, que ces pièces ont été composées dans le domaine insulaire et correspondent à un usage scolaire du texte, où il devient important d'avoir bien en tête le contenu des *Actes* pour assurer une parfaite compréhension du texte d'Arator. Or la parenté des gloses que l'on trouve dans **R** et **T** avec les gloses des manuscrits de la famille de **P** invite à reconstituer ainsi l'arrivée dans **R** et **T** de ce matériau de *tituli*. Lorsque, au milieu du 9^e siècle, on a voulu, à Reims, réaliser ces copies du poème, on s'est évidemment reporté au vénérable exemplaire qui était sans doute l'original envoyé

28 La version longue dit que le codex a été offert *ab Aratore <uiro> illustri, ex comite domesticorum, ex comite priuatorum, uiro religioso, subdiacono sanctae Romanae sedis Apostolicae Ecclesiae*. Dans la version brève on omet tout le segment qui va de *illustri* à *religioso* et généralement le segment *romanae sedis apostolicae*.

29 Ce manuscrit a été copié à St. Denis pour Dungal avant son départ pour l'Italie en 825. Nous savons qu'il réside déjà à St. Denis en 811. Nous renvoyons à notre édition pour le détail de l'analyse. Qu'il nous suffise ici de rappeler que **A** et **R** présentent trois omissions communes, qui ne se retrouvent que dans un troisième manuscrit, **T**, qui est de la même famille : 2, 882, 2, 1107 et 2, 1177-1178. Nous ne disons rien pour le moment de **T** sur lequel nous reviendrons en même temps que nous parlerons de **Θ**.

30 Deux explications peuvent être données à cette disparition qui affecte aussi la *Lettre à Parthénus*, pièce en vers qu'Arator adresse à son ami Parthénus *maior domus* du roi de Reims pour lui recommander son poème et qui accompagnait évidemment la copie envoyée à Reims où a été copié **R**. Soit Dungal et/ou son copiste n'ont pas jugé utile de recopier ces pièces car elles étaient liées aux circonstances particulières de l'envoi du poème à Parthénus, soit elles avaient déjà disparu de leur modèle qui, dans ce cas, ne serait pas le même que celui de **R**. La première hypothèse est de très loin la plus vraisemblable, car le texte de **A** et celui de **R** sont trop semblables pour supposer un original différent.

31 Le manuscrit ne comprend pas de gloses et son texte (bien que Dungal soit insulaire lui-même) ne montre aucune influence de la tradition que nous considérons comme insulaire.

32 Un indice très clair de cette absence nous est fourni par **B** (Oxford, Bodleian Library, e Musaeo 66, 7e siècle qui contient 1, 32-63 ; 85-122 ; 647-681 ; 684-724). Sur ce fragment transmis dans des conditions très particulières, voir N. R. KER, E. A. LOWE et A. P. MCKINLAY, *A new fragment of Arator in the Bodleian*, « *Speculum: A Journal of Medieval Studies* », 1944, p. 351-359) où l'on constate l'absence de *tituli* à un endroit où il devrait s'en trouver, soit après 1, 118, 1, 671 et 707. Sur l'importance de ce témoin malgré son caractère extrêmement mutilé voir ARATOR, éd. BUREAU-DEPROOST cit. n. 3 p. CXXIII-CXXIV.

par le poète lui-même à son ami. Mais celui-ci devait comprendre des erreurs, en particulier les omissions et les commanditaires de ces manuscrits savaient que l'on disposait de copies où ces erreurs avaient été corrigées et qui bénéficiaient de plus de l'apport de toute la science insulaire. On fit donc venir une ou plusieurs de ces copies et on s'aida d'elles pour réaliser une nouvelle édition "moderne" du texte. On commença par y inclure, pour des raisons de praticité, les *tituli* que les insulaires avaient insérés dans le texte pour en faciliter la lecture. On en profita ensuite pour opérer ensuite une relecture du texte et on corrigea dans le poème lui-même les lacunes et erreurs "manifestes" de la copie ancienne, en confondant au passage des fautes évidentes comme les lacunes ou les vers amétriques et de simples lieux que les insulaires avaient "amendés" probablement d'ailleurs par conjecture plutôt que sur la base d'une tradition textuelle différente. Ainsi naquit la version prosimétrique du poème qui constitue l'essence même de la tradition de la vulgate.

2.2-le paratexte dans les éditions anciennes

Parmi les éditions anciennes, nous constatons un traitement de ce matériau qui atteste clairement qu'il a été compris comme étranger au poème lui-même, et donc modifiable ou supprimable à volonté. Le tableau suivant indique ce qui est présent dans les éditions :

Édition	Flor.	Vig.	Cap.	Tit.	Parth.	Rel.
1488	oui	oui	non	cap. réécrits	non	non
1500	oui	oui	non	très résumés	non	non
1502	oui	oui	non	réécrits	non	non
1516	oui	oui	non	non	non	non
1534	oui	oui	non	cap.	non	non
1537	oui	oui	non	réécrits	non	non
1552	oui	oui	non	réécrits	non	non
1564	oui	oui	non	non	non	non

L'examen de ce tableau appelle plusieurs remarques.

Parth. est évidemment absente en raison de sa transmission par des manuscrits anciens et inconnus des éditeurs humanistes³³. Pour *Rel.* la situation est moins facilement explicable, mais aucune édition n'a vu l'importance de ce texte pourtant bien transmis par la vulgate. En revanche, les deux lettres sont toujours présentes, ce qui atteste de la volonté de n'éditer qu'Arator et non un paratexte jugé inauthentique qui disparaît totalement dans deux éditions, et subit dans les autres des réécritures qui en soulignent l'aspect strictement pragmatique. Il s'agit simplement de faire comprendre au lecteur où il en est et de l'aider à se retrouver dans le texte sans accorder la moindre importance à la lettre de ces textes qui sont modifiés et parfois comme dans l'édition de 1488 croisés (on écrit des *tituli* avec du matériel des *capitula*, mais parfois on garde le texte des *tituli* ou on le développe).

Il y a donc un consensus intéressant chez les éditeurs humanistes qui renvoie le paratexte, ajouté selon nous par les savants insulaires, hors du texte et rend ainsi à celui-ci une part de sa forme originelle, et ce d'autant plus qu'une initiale ornée ou une lettrine signalent le début de chaque partie et contribuent ainsi à la conservation de la structure en péripocopes. Les humanistes ont donc clairement conscience à la fois de la division du texte en péripocopes (qui remonte elle sans aucun doute au poète lui-même) et de l'importation factice d'éléments de paratexte jugés inutiles, quand bien même ils seraient aussi importants que la *relatio*. Le texte, ainsi traité, entre clairement en continuité avec les poèmes de Juvencus et Sédulius avec lesquels il est souvent édité, réalisant ainsi une forme de triade des poètes néotestamentaires, Juvencus, Sédulius, Arator. Or ce regroupement même témoigne en fait d'une réalité qui n'est sans doute pas si "archéologique" que ne le laisserait penser l'élimination du paratexte. En effet, ce regroupement masque très probablement de manière

³³ C'est Jacques Sirmond (1559-1651) qui découvre **R** et la première édition de la lettre est dans la *Magna Bibliotheca Patrum*. Voir à ce sujet ARATOR, éd. BUREAU-DEPROOST cit. n. 3 p. CLXVIII.

définitive la différence fondamentale de nature entre les deux premiers poèmes et le troisième et prépare l'incarnation dans l'imaginaire savant d'un groupe "poésie néotestamentaire" homogène dans le cadre plus large du *Biblepik*.

Si sur le plan éditorial donc, l'entreprise humaniste semble retrouver en partie la forme de l'original, c'est en réalité en trompe-l'œil car la conception même du poème, de plus en plus souvent inscrit dans des collections, n'est absolument pas sans doute conforme à la conception développée par Arator et ses commanditaires.

Toutefois, la comparaison avec nos *codices recentiores* permet de mesurer d'une autre manière l'apport des éditions humanistiques pour la connaissance d'Arator.

2.3-le paratexte dans les *recentiores*

Si l'on adapte le tableau ci-dessus à l'échantillon de *codices recentiores* qui a été examiné précédemment nous obtenons ceci :

Ms.	Flor.	Vig.	Cap.	Tit.	Parth.	Rel.
rec1	oui	oui	non	oui	non	oui
rec2	non	oui	non	non	non	oui
rec3	oui	oui	oui	non	non	non
rec4	oui	oui	non	non	non	oui

Comme on le voit, la situation est nettement plus contrastée ici que dans le cas des éditions imprimées. La *lettre à Parthénien* est inconnue parce que les deux seuls manuscrits qui la transmettent ne seront découverts qu'à la fin du 16^e siècle. La *lettre à Vigile*, sentie comme la préface du poème est toujours conservée, et c'est donc dans le reste que se jouent toutes les différences. On voit ainsi se profiler ce qui sera l'attitude des humanistes dans l'élimination des *tituli*, mais qui s'accompagne également souvent de celle de la *capitulatio*. Dans les deux cas, le phénomène n'est pas constant, mais largement majoritaire, et sur ce point les éditions humanistiques ne semblent faire qu'amplifier une tendance déjà à l'œuvre dans les *recentiores*.

On peut alors arriver à quelques conclusions sur le rapport que les *recentiores* et les éditeurs anciens entretiennent avec la vulgate. De toute évidence, ce texte normalisé s'est imposé et les leçons divergentes, quand elles ont survécu, ne se rencontrent plus que de manière marginale. Le phénomène éditorial humaniste paraît renforcer encore cette autorité de la vulgate, en réduisant encore les divergences observables dans les *recentiores* au point que l'édition de 1951 n'apporte guère de modification profonde par rapport aux éditions humanistes. Ce phénomène est en soi important car il souligne que finalement le texte qui s'est imposé n'est pas tant celui voulu par le poète que celui que l'école a imposé, donnant ainsi raison en partie à T. Licht. Autrement dit, par une sorte de phénomène de sélection naturelle, le texte qui nous a été transmis comme le meilleur est celui qui a été le plus diffusé, même s'il repose sur une tradition qui, eu égard à l'histoire originelle de la transmission, est celle de *recentiores*. Pour Arator, et ce jusqu'en 2008 au moins, ce sont donc les *recentiores* qui ont été tenus pour les *meliores* et le poème a été transmis sous la forme que lui avaient donné les érudits carolingiens, alors même qu'il est plus que probable, comme nous allons le voir, que cette forme n'était en rien la forme originelle.

3-Usages successifs du texte, vers la construction d'une histoire de la réception.

Ce travail d'édition, qui se poursuit comme nous l'avons vu en réalité sur sept siècles à travers les manuscrits et éditions anciennes dont nous disposons, implique évidemment qu'une partie des choix textuels aient été guidés par l'évolution de la réception même de l'œuvre qui apparaît en creux dans les *testimonia*³⁴, mais certainement plus nettement encore dans la manière même dont le texte est reproduit.

³⁴ Sur les *testimonia* on renverra à l'édition McKinlay, A. P. MCKINLAY, *Aratoris subdiaconi De Actibus Apostolorum* cit. n. 3.

Si nous partons de la fin de ce processus au 16^e siècle, le commentaire d' Ayres Barbosa impose dès sa préface une double vision du poète, celle d'un théologien, et celle d'un auteur qui devrait trouver sa place dans les grandes collections de poètes chrétiens.

La valeur théologique du texte est clairement affirmée au moment où le commentateur se justifie d'avoir mis Arator au programme de son enseignement :

quod autem utilius studiosis iuuenibus declarari potest quam hoc diuinum Aratoris poema? qui mentes teneras religioni subdit: qui cunctos ad pietatem instruit et theoseuiam: quae hominis est (ut tolerantissimus Heros iob retulit) sapientia? cum sua cognoscimus quod credi: quod sperari debeat: quod amari.

La mention de *diuinum poema* pour qualifier le texte doit être prise bien au-delà d'une considération axiologique ; il s'agit bien de faire du poème un ouvrage de théologie et de spiritualité qui conduit son lecteur à l'élévation de l'âme et dont l'étude relève au moins autant de l'exercice spirituel que de l'exercice littéraire. Or c'est bien la richesse et la complexité de ce contenu théologique qui fait la difficulté d'Arator et l'éloigne des collections habituelles de poètes chrétiens :

cum enim per reliquorum christianorum uatum poemata quasi per stagna quaedam facile nauigent et Prudentii, Sedulii, Iuueni carmina suis discipulis exponant uelut in portum uelificantes, adire ad hunc timent uel si adeunt loca proxima et oras primi littoris tantum legunt, altum metuentes et a terra nusquam longius recedentes.

A en croire Barbosa, le poète serait donc le parent pauvre de la poésie chrétienne et de l'épopée biblique, celui qui donnerait lieu à l'enseignement le moins développé. S'il faut évidemment faire la part des conventions qui régissent une préface et de la tendance des auteurs à présenter leur travail comme absolument nécessaire vu le peu d'études précédentes sur le sujet, il n'en demeure pas moins que le poète semble devoir s'insérer dans une forme de canon qui comprend en réalité des textes bien différents de l'*Historia Apostolica*, comme le commentateur le reconnaît lui-même à propos du titre du poème et de son lien avec celui de Juvencus :

titulus operis est Historia Apostolica, sicut titulus huius operis quod Iuuenius composuit est de Historia euangelica. Ut enim ille facta et doctrinam et miraculam Christi uersibus exposuit, ita Arator actus apostolorum et praedicationem, addita tamen mystica intelligentia, enarrauit.

L'opposition établie entre Arator et son contenu exégétique, et Juvencus et son contenu ouvertement narratif montre clairement que Barbosa a conscience de la singularité d'Arator, mais, s'il mentionne cet élément, c'est sans doute précisément que la tendance est bien de confondre Juvencus, Sédulius et Arator dans un même genre, sans tenir compte de leur spécificité.

Un dernier élément mérite d'être observé dans l'introduction de Barbosa, c'est le jugement des doctes, dans la mesure où il implique sans doute une partie de la réception humaniste du poète :

fateor me criticos mirari aetatis nostrae: qui hunc talem uel praeterierunt ut obscurum et ignobile: uel reprehenderunt tanquam in syllabis incuriosum.

Les reproches adressés à l'obscurité, à la maladresse et à l'insuffisante maîtrise prosodique et métrique du poète sont bien, selon Barbosa, le fait des Humanistes (*criticos aetatis nostrae*) pour qui le poème n'a certainement pas les qualités des poètes classiques ou impériaux qu'ils redécouvrent.

Ainsi la préface de Barbosa montre en 1516 divers aspects de la réception du poète que l'on peut rapprocher de l'histoire de la transmission du texte.

Le caractère doctrinalement pur et presque sacré du texte tend clairement à imposer que celui-ci soit lu dans une version qui soit assez nettement contrôlée, et donc avec une tendance à l'uniformisation. En un sens, la sacralisation du texte comme source théologique commencée par Bède le Vénérable au 8^e siècle³⁵ peut expliquer la volonté de réaliser des éditions typiques qui soient ensuite diffusées afin de permettre à tous de lire un texte correct. La trace de cette activité scolaire, mi-grammaticale mi-théologique, apparaît clairement dans les gloses immenses qui

35 BED. expos. act., praef. l. 18 (éd. CCSL, 121) : *In quo me opusculo, cum alii plurimi fidei catholicae scriptores, tum maxime iuuauit Arator, sanctae Romanae ecclesiae subdiaconus, qui ipsum ex ordine librum heroico carmine percurrens nonnullos in eodem metro allegoriae flores admiscuit, occasionem mihi tribuens uel alia ex his colligendi uel eadem planius exponendi.* Sans aller jusqu'aux hyperboles de Barbosa, Bède en inscrivant Arator non dans les *poetae*, mais dans les *scriptores fidei catholicae* et en lui donnant son titre de sous-diacre accorde à celui-ci un statut particulier de théologien que l'on retrouve d'ailleurs dans un manuscrit comme P, où Arator est placé entre l'*expositio in Actus* et l'*expositio in Apocalypsin* de Bède, autrement dit entre deux ouvrages exégétiques en prose.

accompagnent certains manuscrits comme F, T, ou C et ce travail de transmission et d'amplification des gloses du poète constitue un trait caractéristique et parallèle à celui de la fixation du texte qui apparaît par un autre indice, celui des *tituli*. En effet, ceux-ci se présentent sous la forme de deux recensions assez différentes même si de contenu comparable, dont il est évident que la seconde, sans doute la plus récente (et la plus détaillée)³⁶, l'emporte presque totalement au moment de la constitution de la vulgate. Or à partir du *titulus* du vers 2, 143, il devient très difficile de distinguer deux versions, signe évident que le travail d'uniformisation et d'amplification du matériau originel des *tituli* a été arrêté et que les *tituli* de la fin n'en ont pas bénéficié. Or si l'on compare cela avec ce que nous avons dit de la vulgate et de la réduction à partir des vers 80 du livre 2 des phénomènes de normalisation, l'idée de volonté de réalisation d'exemplaires scolaires se trouve grandement confirmée, réalisation demeurée incomplète mais qui atteste bien d'un statut particulier du texte, en raison probablement de son contenu théologique très supérieur à celui des autres poètes bibliques. Le nombre des *recentiores* et des éditions anciennes laisse supposer encore une étude assidue du poète dans l'école de la toute fin du Moyen-Age, mais avec toutefois un changement qui s'amplifie dans le cours du 16^e siècle et qui relève en même temps que de la mise en collection, d'un changement d'optique dans la lecture du poème.

En effet, si la première trace pour nous d'une mise en collection est réalisée par l'édition aldine de 1502, la tendance est ensuite bien affirmée. Or ces groupements font évidemment sens, mais ce sens évolue et influe sur la manière dont le texte est édité. Un premier groupe représente une collection clairement scolaire : l'aldine regroupe toute une série de poèmes chrétiens et la dimension pédagogique est claire et apparaît dès la préface³⁷ ; plus tard (Bâle 1537), le poème se trouve placé entre Juvencus et Prudence, avec cette mention qui explique le regroupement : ce sont des *scholae christianae necessarii libelli*.

Toutefois, dans sa préface au corpus de poètes chrétiens qu'il édite en 1564, G. Goldschmidt (Fabricius) limite clairement cette influence de l'école pour son temps, et souligne que la redécouverte des auteurs profanes a effacé les auteurs chrétiens dont seuls très peu d'érudits comme Manuce lisent encore les poèmes et dont la langue est fortement critiquée par les doctes³⁸. Goldschmidt lui-même accepte volontiers de reconnaître leurs défauts formels, mais refuse de les condamner en raison de leur utilité spirituelle, renforçant ainsi l'idée qu'au fond le contenu transmis par la vulgate importe plus que la restitution possible de la forme originelle des textes, si tant est qu'elle ait été corrompue et que les textes ne soient pas simplement le fait de grands spirituels, mais mauvais poètes.

Avec l'édition de J. de Tournes (1552), les éléments mis en avant sont très différents, et il s'agit cette fois de donner de ces textes une version qui corrige les outrages qu'une transmission défectueuse leur a fait subir :

huius contemptus idoneum sufficiensque documentum erunt hi tres sacri auctores quorum poesis non solum mutila uerum etiam inuersa adeoque corrupta erat ut priscam suam uenustatem, sui que seculi leporem et elegantiam uideretur omnino amisisse.

Dans ce qui sonne clairement comme un passage polémique, l'éditeur s'en prend à cette vulgate dont on a bien vu que les premiers éditeurs étaient les continuateurs *via* la lecture des *recentiores* et oppose le travail philologique auquel lui et quelques autres se sont livrés pour restaurer ces textes et en donner une version qui rende mieux justice au talent, cette fois clairement affirmé, de leurs auteurs. On voit apparaître alors ce travail éditorial qui commence à remettre en cause la vulgate d'abord sur la base de conjectures, puis progressivement par la découverte de manuscrits anciens qui viennent contredire le texte reçu³⁹.

36 Voir à ce sujet ARATOR, éd. BUREAU-DEPROOST cit. n. 3 p. CXXVI et suiv.

37 *Duxerimque κακοδαμόνων id fieri opera, ne si in locum Gentilium, lasciuorumque poetarum, hi nostri christiani poetae in scholis, ubi teneri puerorum animi instituuntur, succederent, facile in bonos plerique omnes euaderent.*

38 Goldschmidt résume ainsi les critiques : *In istis scriptoribus rigida, inculta et barbata essent omnia [...] Iuuenus, Sedulius, Prosper, Paulinus (noter l'absence d'Arator) lutulentae sunt aquae.*

39 Dans l'édition de 1588, cette préface est reprise mais en couverture il est précisé que l'édition est *summa cura et diligentia recognita et collata tum cum uariis editionibus, praesertim Fabriciana, tum etiam cum manuscripto codice*, la mention des éditions et du manuscrit étant nouvelle par rapport à l'édition précédente.

La mise en collection, si elle obéit sans doute d'abord à des impératifs scolaires, s'accompagne donc progressivement d'une attention plus grande portée à la correction du texte (et non à la seule valeur du fond), avec l'idée (sans doute renforcée par la découverte de manuscrits) que les fautes que l'on lit dans les textes sont peut-être le fruit d'une tradition erronée.

De ce fait, le souci des éditeurs Humanistes de séparer le texte de son paratexte et d'éliminer le paratexte peut participer davantage de la volonté de donner du texte une édition dépouillée de ce qui peut passer pour des scories, que de celle de faire, comme au début de la période, qu'Arator ressemble à Juvencus ou à Sédulius, dans le cadre d'une sorte de corpus de poésie sacrée qui n'est pas sans rappeler les regroupements que les manuscrits anciens eux-mêmes faisaient parfois⁴⁰, mais non majoritairement.

Or ce rapprochement entre travail ecdotique, usage scolaire et pratique en vigueur aux 15^e et 16^e siècles dans l'utilisation du texte permet de bien comprendre que l'élimination du paratexte ou sa réduction dans les éditions anciennes ne signifie pas un retour au mode originel de réception du poème et le travail des Humanistes n'implique pas, même si leurs éditions ressemblent plus à ce à quoi devait ressembler l'original, qu'ils aient eu conscience du fonctionnement originel du texte. Il s'agit plutôt d'une reconstitution d'une fonction nouvelle (textes destinés à l'étude des clercs mais édités avec tout le soin nécessaire afin de les dépouiller des erreurs et des imperfections décelables dans leur transmission) et non de la réactivation de la fonction première du poème que l'on peut pourtant déduire de divers indices.

Tout porte en effet à croire que le poème d'Arator a été à sa création lié à une utilisation paraliturgique, dont évidemment ni les *recentiores* ni les éditeurs anciens n'ont la moindre conscience.

En effet, dans **A** dont on a vu qu'il était, pour le texte du poème sans doute proche de l'exemplaire original envoyé à Parthénus, le texte est divisé en quarante-trois chapitres précédés des vingt vers de ce qui tient lieu de *proemium* ; cette division avec numérotation perdure sous diverses formes y compris après insertion des *tituli* (*tituli* et numérotation) ou en l'absence de ceux-ci (numérotations ou lettrines). Ce nombre de quarante-trois chapitres ne peut être dû au hasard car si l'on retire les dimanches, on obtient en quarante-deux jours la durée du temps qui sépare Pâques de la Pentecôte, période dans laquelle on lit précisément les *Actes des Apôtres*, ou même quarante-trois, si l'on part du dimanche dans l'octave de Pâques pour aller jusqu'à Pentecôte, en comptant tous les jours. Le lien entre le nombre des chapitres et la durée du *laetissimum spatium* ne peut évidemment pas être dû au hasard et d'autant que les coupures du texte semblent parfois arbitraires⁴¹ et les chapitres liés entre eux de manière extrêmement lâche⁴². Il est donc tentant de supposer, comme le laissait déjà entendre R. Hillier dans les années 90⁴³, que le texte, commandé de l'évêque de Rome Vigile⁴⁴, avait été conçu pour accompagner sous la forme d'homélies versifiées la lecture continue des *Actes* durant le *laetissimum spatium*, quelle que soit la forme que l'on suppose à cette lecture.

Dans ce contexte, il était évidemment inutile de prévoir des *tituli* puisque que l'assistance entendait le texte néotestamentaire juste avant le commentaire par le poète. Une simple *capitulatio* rappelant les diverses péripécies, telle que nous la retrouvons dans **A**, pouvait alors grandement suffire.

40 Ainsi **A** (Fortunat, Paulin de Nole, Paulin de Périgueux, Prosper, Juvencus), **I** (Juvencus, Sédulius), **Δ** (Prudence, Prosper), **Ψ** (Sédulius, Prudence) par exemple.

41 Par exemple le discours de Paul à Antioche (Ac. 13) est divisé en deux chapitres XXVI et XXVII, sans que cette division soit absolument indispensable.

42 Par exemple, il n'y a aucun élément de liaison en tête des chapitres X et XI (1, 417 et 1, 455), le chapitre XII est introduit par le simple *interea* (1, 515) etc. Cette pratique n'est pas forcément directement en lien avec l'utilisation paraliturgique puisqu'on la rencontre également dans le catalogue de miracles de Sédulius (carm. pasch. 3 et 4), mais la reprise de cette pratique par Arator s'explique mieux si les chapitres sont pensés pour pouvoir être lus isolément.

43 R. HILLIER, *Arator on the Acts of the Apostles: a Baptismal Commentary*, Oxford, 1993.

44 Sur cet aspect de commande, voir par exemple *ad Vig. 30 : si quid ab ore placet, laus monitoris erit ; ad Parth. 84 : pastorique meo sedulus ora dedi*. Sur les relations entre Arator et Vigile, voir C. SOTINEL, *Arator, un poète au service de la politique du pape Vigile ?* cit. n. 5.

Mais lorsque, sans doute dans le courant du 7^e siècle, on bannit les poètes de la liturgie⁴⁵, le texte désormais privé de son support scripturaire devenait difficilement compréhensible, tant il est parfois allusif. Il devenait alors expédient de le doter de *tituli* résumant les *Actes*, et ce d'autant que le poème, quittant la sphère de la liturgie pour celle de l'école, devenait un objet d'étude dont il importait de préciser pour les élèves tous les éléments nécessaires à la compréhension.

Si l'on admet cette reconstitution de l'évolution du statut de l'*Historia Apostolica*, on voit bien que les *recentiores* et les éditeurs, et ce jusqu'aux années 2000, ont entériné non pas l'usage originel du poème, mais celui que les carolingiens (et sans doute les savants insulaires avant eux) lui avaient imposé, poème édifiant à usage scolaire. Les divergences de traitement du paratexte entre les manuscrits *recentiores*, encore parfois très tributaires de la vision carolingienne du texte, et les Humanistes qui, par souci philologique, éliminent tous les éléments jugés apocryphes, n'inversent pas le mouvement de scolarisation du texte, mais au contraire l'amplifient en ajoutant à son caractère de texte édifiant la volonté de prouver que le poète est aussi un excellent écrivain et donc également un modèle littéraire possible. Sur ce plan, il est vrai, les éditeurs humanistes qui entreprennent de corriger la vulgate retrouvent le respect littéraire que les carolingiens accordaient au poète et qui avait été mis à mal sans doute par une première génération d'Humanistes pour qui les différences entre la langue d'Arator et celle de la latinité d'or ou d'argent témoignaient d'un déclin littéraire certain.

*
* *

Au terme de ce parcours, l'intérêt des *recentiores* comme des éditions anciennes dans l'étude de la transmission du texte se trouve déplacé de la dimension proprement ecdotique (où, sans être vraiment aussi dépourvus d'intérêt que le jugeait McKinlay, ces éléments sont cependant d'une importance limitée), vers l'histoire de la réception complexe d'un texte, créé sans doute pour un usage très précis, dont on a rapidement perdu la conscience et devenu ensuite un classique de l'école, aux côtés d'autres poèmes dont le but originel était sans doute plus clairement l'enseignement quelles que soient les modalités de celui-ci. La valeur théologique du poème, universellement admise, a pu alors primer sur la conservation de la forme originelle du texte et imposer à la fois dans le paratexte et parfois dans le texte lui-même des leçons dont tout porte à penser qu'il s'agit de corrections savantes apportées par des érudits insulaires ou carolingiens, mais dont le caractère parfaitement orthodoxe, joint au prestige des maîtres concernés, a pu pérenniser l'existence et conduire ainsi à l'impression d'apparition d'une vulgate, dont nous avons montré qu'elle n'est ni totalement achevée, ni totalement dominante jusqu'aux débuts de l'époque moderne. Cette histoire de la réception du texte interroge évidemment l'éditeur et la notion même d'édition critique. S'il est évident que le but de l'édition critique est de reconstituer le texte le plus proche possible de l'original, il convient donc à l'éditeur -et c'est le parti que nous avons pris- de tenter d'effacer le travail de normalisation dans la mesure où celui-ci altère le texte original. Mais cette entreprise de fait conduit à une version du poème qui n'est pas celle qui a circulé et donc celle qui a conditionné toute la réception du texte du 9^e au 16^e siècle et donc tout l'usage qui a pu être fait de lui, et son impact sur la culture scolaire. Force est alors d'admettre que dans le cas d'Arator la construction d'une édition ante-vulgate n'annule absolument pas la valeur des éditions (par ailleurs excellentes) de cette vulgate, mais fournit au contraire un élément supplémentaire à l'histoire de la réception qui pourrait et devrait se prolonger par l'étude des commentaires et annotations jusqu'au monument de Barbosa qui, en même temps qu'il fournit le plus abondant commentaire du texte,

45 Une trace intéressante de ce bannissement est représenté par le palimpseste de Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Aug. perg. 253. Les vers 1, 338-369 y figurent dans la *contestatio* d'une des sept messes gallicanes que présente le volume. Or ce texte a été effacé et recouvert ensuite par un commentaire de St Jérôme de la fin du 7^e siècle. Il est donc clair que c'est dans le cours du 7^e siècle que l'on a supprimé cet usage liturgique des poètes et qu'Arator a dû en faire les frais, à Rome comme dans le milieu où avait été produit ce missel. Sur ce fragment voir L. EIZENHOEFER, *Arator in einer Contestatio der Mone-Messen und in einer mailändischen Praefation*, « Revue Bénédictine », LXIII, 1953, pp. 329-333.

sonne pour nous le glas de la lecture scolaire d'Arator et de sept siècles de gloses et commentaires spirituels du poème.

Bruno Bureau
Université Jean-Moulin Lyon 3 (Université de Lyon)
UMR 5189 Histoire et Sources des Mondes Anciens

Bibliographie :

- ARATOR, *Aratoris subdiaconi De Actibus Apostolorum*, A. P. MCKINLAY (éd.), Vienne, 1951.
- ARATOR, *Aratoris Subdiaconi Historia apostolica*, A. P. ORBÁN (éd.), Turnhout, 2006.
- ARATOR, *Histoire apostolique*, B. BUREAU et P.-A. DEPROOST (éd.), Paris, 2017.
- A. P. MCKINLAY, *Arator; the codices*, Cambridge, Mass., 1942.
- P.-A. DEPROOST, *L'apôtre Pierre dans une épopée du VI^e siècle: l'"Historia apostolica" d'Arator*, Paris, 1990.
- L. EIZENHOEFER, *Arator in einer Contestatio der Mone-Messen und in einer mailändischen Praefation*, « Revue Bénédictine », LXIII, 1953, pp. 329-333.
- R. HILLIER, *Arator on the Acts of the Apostles: a Baptismal Commentary*, Oxford, 1993.
- N. R. KER, E. A. LOWE et A. P. MCKINLAY, *A new fragment of Arator in the Bodleian*, « Speculum: A Journal of Medieval Studies », 1944, pp. 351-359.
- T. LICHT, *Aratoris fortuna. Aufgang und Überlieferung der Historia apostolica*, in A. JÖRDENS, H. A. GÄRTNER, H. GÖRGEMANNS, A. M. RITTER (éd.), *Quaerite faciem eius semper. Studien zu den geistesgeschichtlichen Beziehungen zwischen Antike und Christentum als Dankesgabe für Albrecht Dihle aus dem Heidelberger «Kirchenväterkolloquium»*, Hambourg, 2008, pp. 163-179.
- J. H. R. MANSO, *A edição quinhentista do comentário barbosiano à História Apostólica de Arator*, Coimbra, 2014.
- I. PANTANI, M. MIRANDA et H. MANSO, *Aires Barbosa na cosmópolis renascentista*, Coimbra, 2014.
- C. SOTINEL, *Arator; un poète au service de la politique du pape Vigile ?*, « Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité », CI, 1989, pp. 805-820.